

## Avant-propos

*Cette histoire est celle d'une fratrie, celle des Flannighan : trois enfants qui ont grandi au cœur du conflit nord-irlandais. Chacun assimile un choc à sa manière, porte les coups à sa façon.*

*Voici donc le premier volet de cette trilogie, il concerne Jennifer. C'est aussi une sorte d'hommage : pendant les « Troubles », les femmes ont largement pris part au conflit. Elles furent de redoutables soldats, aussi vaillantes que des hommes, quel que fût leur camp, portant leurs convictions comme on porte un enfant : avec l'espoir d'un meilleur avenir, conforme à leurs valeurs.*





# 1

## Prologue

**SEAN**

*20 mai 2017, Islandmagee*

J'avance prudemment devant la vision qui s'est matérialisée face à moi. Le vent souffle à mes oreilles et fait s'envoler ses longs cheveux. Je tremble et me demande si elle a changé. Alors, d'une voix mal assurée, j'appelle :

— Jenny ?

Mais elle ne bouge pas. Seule une bourrasque fait virevolter le feu de sa chevelure rousse. Mes jambes flanchent. Jennifer Flannighan est partie il y a bien longtemps, emportant avec elle les secrets de « *Troid* », une des factions indépendantistes les plus radicales. Sa famille avait levé haut l'étendard de la liberté, mais fait aussi plus de victimes dans les caves de Belfast-Ouest que n'importe quelle organisation paramilitaire.

— Jenny !

Mon cri lutte contre le vent. Mon cœur s'oppose à la déferlante qui s'écrase contre ma poitrine. Quand elle se tourne, le gris de ses yeux m'abat comme si un ciel d'orage s'effondrait sur moi. Son visage à peine changé par les ans a gardé la beauté des femmes de guerre, marquée par la colère et la détermination. Elle m'interpelle alors, me foudroyant par mon seul prénom.

— Sean ?

Le vent se calme un instant et je fais un pas vers elle.

— Sean Griffin ! s'exclame-t-elle.

Je ne comprends pas la raison de son retour. Est-ce la disparition de Dorothy, ma sœur dont elle était si proche, malgré nos clans opposés ? Une perte que nous avons tous appris à accepter, sauf elle. Ou est-ce un vieux remous d'Old IRA ? Telle la chaleur du whisky qui perdure, bien après la première gorgée...

Comme la morsure du vent, comme le choc des vagues contre les falaises, comme le feu de l'alcool, le souvenir de Jennifer vous tient au corps. Un corps que j'ai étreint trop fort un soir et dont le souvenir me tord le ventre.

*Tine ar lasadh*<sup>1</sup>... La fille Flannighan est revenue...

---

1 Signifie « feu ardent ».



2

## Coup de tonnerre

AN TANÚ

### JENNIFER

Je regarde la mer qui danse en flirtant avec le ciel en colère. Le soleil perce avec témérité, ses rayons me réchauffent les os et j'oublie le froid qui m'habite. Depuis deux mois, je m'abrutis de cachets pour supporter ma solitude et ne plus penser que ma vie a volé en éclats. Je ferme les yeux un instant et derrière l'ombre de mes paupières dansent encore les gyrophares de la police et des pompiers. *Alors je revois le sang sur les murs...*

Je me crispe et la douceur du printemps me rattrape et chasse les démons de mes souvenirs : survivre, encore un jour de plus. Ne pas céder à l'appel de la mutilation, ne pas souffrir pour soulager le mal. Je respire lentement pour essayer de trouver mon équilibre. Je tape sur mes poches pour détecter mes cigarettes et en prends une, la dernière. Je l'allume et souffle la fumée comme on soupire. Je regarde mon paquet : bel et bien vide. Il va falloir que j'aïlle chercher des clopes au troquet du village.

Mon corps vit, mon âme est morte. Je contemple entre mes doigts l'objet périssable et éphémère qui se consume dans une âcre fumée, puis je me laisse aller dans le vent. Il n'y a pas de répit, pas de pause pour moi, juste une longue agonie qui se poursuit jour après jour. Sauf que, depuis

quelque temps, j'ai décidé de reprendre le combat là où je l'avais interrompu. Je suis partie un matin de Cork et j'ai roulé autant que possible, j'ai oublié la fatigue, la route et jusqu'à mon propre nom. Je n'ai pas osé faire de halte à Belfast, j'ai poursuivi mon objectif et, une trentaine de kilomètres plus loin, j'ai trouvé Islandmagee et ses falaises que longe le fameux sentier des Gobbins. J'ai garé la voiture, puis j'ai fermé les yeux. Moi qui n'avais pas dormi plus de trois heures d'affilée depuis des semaines, j'ai trouvé le repos pendant plusieurs heures. Quand je me suis réveillée, le soleil avait percé le plafond des nuées et lançait sur la terre apaisée des sabres d'or. Alors j'ai pris ça pour un signe.

Je sors et je marche jusqu'au précipice, les yeux hagards et le visage impassible. L'air qui remonte le long de la paroi est chargé d'embruns. J'avance un peu plus jusqu'à ce que mes cheveux s'envolent. Le rugissement des vagues fait bourdonner mes oreilles et ressurgir dans ma mémoire les éclats de rire chers à mon cœur. Les larmes se mettent à couler à nouveau sur mes joues, quand tout à coup, un ange se pose sur ma main. Sentant la caresse de la peau douce, je sursaute. Mes yeux croisent alors ceux d'une petite fille rousse... elle aussi.

— Tu fais quoi? Moi, je voudrais bien rester avec toi, pêcher c'est plus drôle que l'école! C'est pour ça que tu es là?

J'essaie autant que possible de ne pas céder à mon chagrin, un gémissement coincé dans la gorge. Je réponds d'une voix éraillée avec un sourire triste :

— Non! Non... je... me repose, j'ai fait beaucoup de route, je viens de loin.

Je n'ai pas pris de veste, je porte juste un jean et une chemise. Elle me détaille, l'air perplexe :

— Tu vas prendre froid si tu sors sans te couvrir.

Je souris dans un souffle. *Elle a raison, en plus.*

— Je n'ai plus peur de tomber malade, tu sais, et puis, à mon âge, on n'est plus vraiment raisonnable.

— Tu t'appelles comment ?

Je n'ai plus de nom, plus envie d'en avoir, juste besoin de disparaître. Mes doigts pénètrent les épaisses boucles rougeoyantes et les larmes me montent aux yeux. Je ne suis pas assez forte pour continuer à vivre, j'ignore si je vais tenir. Je murmure :

— Jenny. Et toi ?

C'est un cri qui me répond :

— Eilis ! Reviens ici, laisse la dame !

Je me retourne pour voir sa mère, elle se tient au bord de la route qui longe les jardins des maisons de la côte. La petite fille serre mon bras, pressée.

— Je dois partir. Tu reviendras ? J'habite la maison bleue aux volets blancs, juste là, dit-elle en m'indiquant une grande bâtisse aux boiseries fraîchement repeintes.

Je hoche la tête.

— Allez, file, demoiselle ! L'école t'attend !

Elle part en courant et je reporte mon regard sur l'onde mouvante. Eilis était peut-être un signe, qui sait ? Je frictonne mes bras et je prends mon téléphone dans ma poche. J'ai su par mon frère Kieran que Sean avait quitté Belfast après mon départ. En cherchant un peu, j'ai retrouvé sa trace ici. Devant l'écran, j'ai les doigts qui tremblent, j'ai plus peur d'envoyer un SMS que de tirer sur quelqu'un. Mais cet homme n'est pas n'importe qui, soit le revoir m'achève pour de bon, soit il me sauve. J'esquisse un rictus cynique. Après tout, que me reste-t-il ? Plus rien, j'ai tout perdu, jusqu'à mon âme.

Je tape quelques mots.

**Kieran m'a donné ton numéro. J'ai besoin de te parler. Jenny**

Je prie de toute mon âme pour qu'il soit intrigué et comprenne. Puis je range mon smartphone, résignée, le sort est jeté. Je retourne à la voiture, je mets la musique et laisse le téléphone sur vibreur. Il y a eu tant de victimes innocentes autour de nous, tout cela cessera-t-il un jour? Une vibration me tire de mes pensées. C'est lui.

**Qui me prouve que c'est toi ?**

Je réplique, sans dissimuler mes intentions :

**Je veux la vérité pour Dory.**

Il en demande plus :

**Si Dory n'était qu'un symbole ?**

Je serre l'appareil contre mon cœur. Tant de souvenirs remontent à la surface! Je réponds alors, fébrile : j'ai été écartée, je devais rester loin de Belfast. Après tout ce qui est arrivé, il doit rester méfiant, il faut que je lui prouve que c'est bien moi. J'en réfère à Shakespeare, si c'est bien lui, il va comprendre.

**Une âme née sous des étoiles contraires<sup>1</sup>**

Sa réponse me parvient aussitôt.

**J'arrive dans vingt minutes.**

---

<sup>1</sup> « Deux familles, égales en noblesse,  
Dans la belle Vérone, où nous plaçons notre scène,  
Sont entraînées par d'anciennes rancunes à des rixes nouvelles  
Où le sang des citoyens souille les mains des citoyens.  
Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies  
A pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux  
Dont la ruine néfaste et lamentable  
Doit ensevelir dans leur tombe l'animosité de leurs parents. »  
William Shakespeare, *Roméo et Juliette*.

Les joues me brûlent, j'ai terriblement chaud. Il y a vingt ans, j'ai tout plaqué, tout ! Pour fuir l'horreur, pour sauver ma peau, pour ne plus *la* chercher alors que tous *la* disaient morte. Mais je sais que Dory vit encore, elle est quelque part dans une cave, une ferme, un H Block<sup>1</sup>. Que tout le monde l'abandonne m'a rendue folle. Puis je me suis reconstruite, loin, différemment. Jusqu'au drame...

Aujourd'hui, sur cette terre, Sean est la dernière personne liée à mon passé que je peux encore aimer. Le regarder me fera mal, je le sais, mais j'en ai besoin. J'ai laissé des choses en suspens, j'aurais dû finir ce que j'avais commencé. Mais, à l'époque, je n'avais pas le choix, je suis partie à Cork, sans abandonner pour autant mes investigations. À présent, j'en paie les conséquences. Ils ne s'arrêteront pas jusqu'à ce que je tombe et ils me feront chuter en me détruisant méticuleusement, de toutes les façons possibles. Je tremble, j'essaie de me contenir, mais je n'y parviens pas, c'est trop difficile. Il faut que je bouge.

Je ressors, le vent se renforce et me fouette. Tant mieux, je ne mérite que ça, le châtement. Je ne sais pas trop si je dois m'accrocher, survivre et tout casser ou me détruire moi-même. À chaque fois, la réponse est identique : je dois penser à Dory. Il faut sauver ce qui subsiste de la dernière grande lutte qui nous a dévastés.

Alors je choisis la vie. Certains diront que c'est par vengeance, mais c'est faux. Tout ce qui est arrivé est notre responsabilité, je suis la principale coupable.

Je lève le nez au vent, j'essaie d'écouter la plainte des naufragés, comme si, de l'au-delà, leurs voix pouvaient m'aider à comprendre et à faire les bons choix. Par où commencer pour absoudre mes fautes ?

---

1 Dans les années 70, des républicains catholiques sont arrêtés par les Anglais qui les conduisent à la prison de Maze, un pénitencier où les détenus sont incarcérés dans des cellules nommées H Blocks en raison de la forme des bâtiments. Parmi eux, certains membres organiseront les tristement célèbres grèves de l'hygiène pour protester contre les conditions de détention, refusant de porter l'uniforme des prisonniers pour vivre enveloppés dans une simple couverture. (T.P. Coogan - The Troubles Ireland's Ordeal 1966-1996 and the search for peace).

C'est alors que je l'entends, mon nom. Je crispe les paupières, c'est sa voix. C'est fou ce que l'espoir vous pousse à croire ! Je pourrais jurer avoir entendu Sean Griffin crier mon prénom. Je serre les poings et force de tout mon être pour que revienne jusqu'à moi ce timbre sensuel et rauque. Sean était mon premier amour, mon premier grand amour. Je lui avais dévoué mon destin entier, j'avais trahi les miens, puis les choses avaient basculé : Dorothy, Paul, Patrick... Le monde s'était effondré et j'avais été écartée. J'avais redouté sa haine et son rejet. Je voulais que tout cesse, mais le feu avait couvé sous la cendre. Aujourd'hui, l'incendie reprend de plus belle.

Lorsque j'entends mon nom à nouveau, je me tourne pour lui faire face. Je vacille un instant, sans savoir si c'est la tempête qui me pousse, ou le choc de le revoir qui m'ébranle. Se peut-il qu'il soit encore plus beau ? Sa silhouette s'est renforcée et sa carrure a gagné en ampleur. Son visage grave porte une légère barbe qui appuie ses traits sculptés dans le roc. Son regard est toujours aussi franc, c'est celui des vainqueurs et des leaders. Sean Griffin a le charisme d'un héros, bâti dans la pierre.

— Sean ?

Il ne bouge pas, pétrifié. Instinctivement, et malgré toutes ces années, j'ai une envie viscérale de me réfugier dans ses bras. Je voudrais me laisser aller à ma peine, oublier tous mes tourments, chercher un sens à mon existence.

— Sean Griffin ?

Il avance vers moi, enfin. Je ne sais pas si je dois faire de même, j'hésite à aller à sa rencontre, quand je m'aperçois que je me suis mise à marcher, sans réfléchir. Lorsqu'il s'arrête à un mètre à peine de moi, sa main se tend pour toucher mon bras du bout des doigts. J'ai la chair de poule, il y a dans ma gorge un aveu, une excuse que je garde depuis toutes ces années, qui reste coincée. Je tressaille,

impressionnée par celui qui me domine. Il n'est plus le capitaine de milice, mais il est devenu un homme accompli.

Bouche entrouverte, il esquisse un sourire.

Un pardon universel et sincère.

Je craque, incapable de retenir l'émotion qui submerge la digue de mon contrôle et fait céder le barrage qui contient tous ces sentiments contradictoires qui me ravagent. Un sanglot m'échappe et les larmes troublent ma vue. J'humecte mes lèvres pour les aider à prononcer la seule chose qui me vient à l'idée :

— Ce n'était pas nous, mon départ était un désaveu, mais je te jure...

Il me prend alors dans ses bras pour me serrer contre lui et je pleure, encore. Ces excuses pour l'avoir abandonné, cette confession sur mon innocence, elles m'ont rongée de l'intérieur. Puis, sa large main se pose au sommet de ma tête, comme pour y apposer la protection... Je me détache brusquement et j'essuie dignement mes larmes, tandis qu'il me reprend par les épaules, se mettant à niveau pour plonger son regard dans le mien.

— Je sais, Jenny. Je sais...

Je me mets alors à trembler, convulsivement, mes nerfs lâchent une fois de plus. J'ai un traitement pour ça, les médecins m'ont bien dit de le suivre pour tenir. Mais j'ai rompu avec ça, c'est fini. Je veux tout assumer, même mon corps lorsqu'il entre en révolte.

Soudain il se produit une chose incroyable, le soleil perce les nuages une fois encore, tandis qu'une averse se déclenche. Je souris, comme touchée par une première grâce : retrouver Sean, lui dire que nous n'avons pas commis l'irréparable, alors que le soleil m'apporte une lumière nouvelle et que la pluie me lave. C'est un présage, je veux y croire : j'ai fait le bon choix.

La main de Sean saisit la mienne avec délicatesse.

— Tu es gelée, Jenny. Viens, suis-moi.

Je resserre mes doigts autour des siens, je me cramponne à la vie. Je vais devoir tout lui dire, il le faut pour tenir. Après, je reviendrai vers le clan, plus forte, pour remettre mes affaires en ordre.



3

## Le clan Flannighan

### AN CLAN FLANNIGHAN

#### SEAN

Il y a des rencontres improbables dans la vie, des gens hors du commun attachés au hasard. Jenny est de ceux-là. Quand j'étais dans les milices à Belfast, je faisais régner l'ordre, je tentais de limiter les affrontements et, comme tout le monde ou presque sur le terrain, je m'arrangeais de menus trafics. C'est comme ça que j'ai intégré une sous-organisation clandestine. On n'était pas du côté des indépendantistes, notre but c'était plutôt de prendre l'avantage sur eux. Ouvertement, il fallait défendre les gens et c'est ce qu'on faisait. Officieusement, la bande de salopards qu'on était torturait allègrement les mecs sur qui on mettait la main pour s'approprier leur secteur, leurs armes, leur came.

Usuellement, c'est commun dans le contexte. Des enfoirés comme nous, il y en avait des centaines : la guerre n'est pas un commerce de consciences, c'est plutôt le cimetière de la morale. C'est comme ça qu'on a fini par irriter une des principales factions d'Irlande du Nord : *Troid*, c'est-à-dire «Combat». Tout simplement. Un nom qui leur allait très bien, puisque se battre était leur credo et leur *modus operandi*. Tu prends, tu cognes, c'était aussi simple que ça.

Je les connaissais bien, de réputation bien sûr, mais aussi parce que ma sœur avait fait une grosse connerie en devenant amie avec la fille d'un de leurs dirigeants, leur chef.

Elle s'était opposée à mon paternel pour faire de la boxe, un sport viril, un truc qui ne passait pas bien à la maison. C'est là qu'elle a rencontré Jenny. Parce qu'elle boxait elle aussi, comme un mec.

*14 septembre 1997*

*Je râle dans ma caisse en pestant que mon vieux m'ait encore envoyé chercher ma frangine. Bordel, elle n'a vraiment rien d'autre à foutre ! Aller se prendre des coups dans un quartier de merde avec des petites frappes. Pourquoi ? On se le demande bien, tiens !*

*J'emprunte Shankill Road et franchis la peace line<sup>1</sup> qui délimite le quartier des Falls catholique. À part en patrouille – et encore – ou quand on appartient à l'armée, on se garde bien de passer outre ces frontières. Les gens savent bien qui est qui, les étrangers sont pas les bienvenus, surtout dans ces zones sensibles. Transgresser les principes, c'est mettre ma tête aux enchères.*

*Je descends de voiture en me disant que je vais sans doute avoir des fans à la sortie, personne ne me connaît, j'ai rien à foutre dans ce quartier, à part trouver des problèmes.*

*Je pousse les portes du club et croise un premier gars qui me jette un regard torve. Ma bouche s'incurve dans un rictus assez ironique. Et alors, connard ? Tu veux que je t'en mette une ? Vermine catholique, putain...*

*Le lieu est délabré, impersonnel, il pue la sueur et le mâle. Je souffle en baissant la tête. J'aurais dû regarder devant moi, je percute de plein fouet quelqu'un. Un gamin ? Je lève les yeux et je découvre que non. C'est une fille.*

---

<sup>1</sup> Belfast est divisée en « wards », c'est-à-dire en quartiers plus ou moins ségrégués selon la religion et les convictions politiques. 73 % des personnes de tradition protestante et 67,3 % des personnes de tradition catholique vivent dans des quartiers où leur communauté est majoritaire (Peter Shirlow et Brendan Murtagh – Segregation, violence and the City, 2006). Pour protéger les enclaves ou limiter les affrontements, de nombreux « peace lines » ou « peace walls » (murs de la paix) ont été érigés, essentiellement après les grands affrontements de 1969. (C. Gouverneur - Belfast Interface Project, Ségrégation en Irlande du Nord- Le Monde Diplomatique)

*Elle plante son regard dans le mien, des iris gris comme l'ardoise, profonds comme un coma, perçants comme une lame. Je fronçe les sourcils, agacé :*

*— Vous pouvez pas regarder devant vous ?*

*Sans se démonter, elle me repousse sans ménagement et je recule d'un pas. J'observe avec curiosité le démon d'un mètre soixante-cinq qui me défie. On dirait même que les flammes de l'enfer ont envahi sa tignasse, roux incandescent.*

*— T'es pas du coin, je t'ai jamais vu. Ici c'est chez nous. Qu'est-ce que tu fous là ? crache-t-elle.*

*— Je viens récupérer ma sœur, elle non plus elle n'a rien à faire dans ce taudis. Je lui mets la main dessus et je la ramène à la maison.*

*Elle éclate de rire, puis ouvre sa bouteille d'eau pour boire une gorgée.*

*— C'est Dory que tu cherches ? Elle a fini, elle arrive.*

*Puis, parfaitement sûre d'elle, elle s'approche jusqu'à me frôler de près, un joli petit sourire en coin.*

*— Et pourquoi tu lui lâcherais pas la grappe à ta frangine ?*

*— T'as tout dit, c'est ma frangine, pousse-toi maintenant.*

*Je sens l'adrénaline monter en flèche et mes pulsations cardiaques s'accélèrent. Elle regarde par-dessus mon épaule et adresse un signe du menton à quelqu'un que je ne vois pas. Je suis en minorité, bordel, ça va être chaud pour me défendre. La fille s'écarte et j'aperçois ma sœur qui s'approche, l'œil sombre.*

*— Pourquoi t'es venu, Sean ?*

*— Parce que t'as désobéi, une fois de plus ! Tu prends tes affaires et on se tire d'ici ! M'oblige pas à me fâcher.*

*Elle ricane, pour désamorcer la tension sans doute, mais ça ne fonctionne pas.*

*— Désolée de ne pas faire de la danse comme toutes les*

*petites filles sages du quartier, maugrée-t-elle en saisissant son sac.*

*Je lui tends sa veste de façon autoritaire.*

*— Couvre-toi, il pleut.*

*Elle me l'arrache des mains et nous sortons. Seulement, comme je le craignais, dehors, on a le comité qui nous attend. Une bonne dizaine de mecs avec des tronches bien patibulaires et des carrures de camionneurs. Deux d'entre eux ont des cheveux aussi rouges que ceux de la gonzesse avec qui je viens d'avoir une altercation. J'écarte ma sœur derrière moi en rageant entre mes dents :*

*— Voilà, on va avoir des emmerdes, t'es contente maintenant ?*

*L'un d'eux s'avance avec un air arrogant.*

*— Alors, maman poule ? On est venu récupérer ses poussins ?*

*Autour de nous s'élèvent des ricanements et des gloussements évocateurs. Le type est un balaise qui me dépasse légèrement, et Dieu sait que je suis grand. Piqué au vif dans ma fierté, je me fous de sa gueule à mon tour.*

*— J'aime mieux jouer les coqs de basse-cour que les faces de bite. Tu t'es regardé ? Avec ton teint blanc, ta coupe au bol trop longue et rouge on dirait une queue en érection, à poil tu dois vraiment avoir une tête de gland !*

*Son poing part et m'écrase la mâchoire. Elle craque et je grimace, mais je ne me laisse pas faire, je lui colle un uppercut dans l'estomac et sors mon flingue pour le viser.*

*— Je serais ravi de faire le ménage, alors me fais pas dégoupiller !*

*Un sifflement strident fait déguerpir la bande comme des rats. Je me retourne, sur mes gardes. Un grand barbu se tient là devant la porte du club avec trois types. Vu la couleur de leurs cheveux, j'en déduis que nous avons là le père et ses fils. Se faufilant à leurs côtés, voilà le*

*Saint-Esprit qui arrive, c'est la gonzesse de tout à l'heure. Elle crache et jure :*

*— T'as vraiment merdé, Patrick! T'avais besoin de ramener ta grande gueule?*

*Elle s'approche, détendue : elle est chez elle. Arrivée près de Dory, elle l'enlace chaleureusement avant de se détacher et de me jeter un regard assassin.*

*— À bientôt? Te laisse pas emmerder par ton frangin, je sais ce que c'est, t'inquiète.*

*Puis elle ajoute en murmurant :*

*— Tu reviens quand tu veux.*

*Je souffle. Ça, ça m'étonnerait! Je ne quitte pas des yeux le clan des rouquemoutes pendant que ma sœur entre dans la voiture. Je m'assure qu'elle est installée et j'ouvre la portière. Avant de la claquer, quelqu'un retient mon bras. Je relève la tête : c'est le paternel en personne.*

*— Elle est mignonne, la petite, je comprends que t'aies pas envie de la voir traîner n'importe où. Ici, on en a pris soin parce que Jenny s'est entichée d'elle et que c'est sa grande copine. Mais objectivement, elle n'est pas au bon endroit. Dis-lui de faire du piano comme les bourges d'East Belfast ou cherche une autre salle si elle veut continuer la boxe. C'est pas prudent qu'elle revienne, et toi non plus. Crois-moi, fiston, c'est le conseil d'un père. J'aimerais pas être à la place du tien si on lui annonce que son rejeton s'est fait descendre.*

*Je hoche la tête avant de répondre :*

*— J'y penserai.*

*Je me dégage et je claque la portière. Je démarre, crispé. Au premier feu rouge, quand elle ouvre la bouche, je la fais taire aussitôt.*

*— Stop! Ne dis rien! Ça suffit, je ne veux pas t'entendre. Ça aurait pu très mal finir! Je veux plus jamais que tu retournes là-bas et je ne veux plus jamais avoir affaire à cette famille de trous du cul!*

Elle n'avait rien répondu, elle avait baissé la tête, consciente que j'aurais pu rester sur le carreau, ou déclencher une fusillade. Belfast était un gigantesque baril de poudre à l'époque.

Bien sûr, elle n'en avait rien fait, elle avait rejoint le club en douce et avait convaincu le clan Flannighan de l'accepter. Je l'avais suivie une fois ou deux pour m'assurer de leurs intentions, je les avais trouvés protecteurs, courtois. Les filles passaient tout leur temps ensemble, j'avais même ri de voir la rouquine jouer les gros bras et raconter des blagues pourries. Elle avait un fichu caractère, un joli corps bien dessiné, j'aimais beaucoup ses fesses.

Il n'y avait rien de plus.

Au début.